

*Pierre Dumoncel*

*FREDAINES*

*Volume 2*

EDITIONS  VERBATIM

# FREDAINES

## *Volume 2*

Pour son deuxième recueil de *Fredaines*, l'auteur a élaboré une vingtaine de textes courts.

Odes à la gloire de la femme, réflexions sur la fidélité et la difficulté de vivre à deux, regards amusés ou acides sur le racisme, la mort, l'amour, la société.

Du cynisme de la finance aux bégaïements de l'humanité, en passant par l'hallucinant monde du football et la disparition des abeilles, tout est bon pour ciseler les mots et en jouer avec malice.





# **FREDAINES**

## **Volume 2**

Du même auteur :

RUBATO, Éditions Verbatim 2016

COUP DE BLUES, Éditions Verbatim 2015

L'EMPERESSE (Cotentin, stratégie des ducs),  
Éditions Verbatim 2015

FREDAINES volume1, Éditions Verbatim 2014

APOSTASIE, Éditions Verbatim 2013

SENS DESSUS DESSOUS, Mots'Arts Éditions 2012

TRANCHE DE VIE, Artim Éditions 2011

LA MARCHE DU SIECLE, Artim Éditions 2011

TRANCHE DE VIE (1ère édition), AParis 2010

Pierre Dumoncel

FREDAINES

Volume 2

**Nouvelles et autres textes**

Tous droits de traduction, de reproduction  
et d'adaptation réservés pour tous pays

© Éditions Verbatim, 2017  
<http://editionsverbatim.fr>



## Sommaire

<i>Le jour se lève.....</i>	11
<i>Je t'aime.....</i>	19
<i>En Noir et Blanc.....</i>	25
<i>Je vous ai compris.....</i>	31
<i>Brésil mon amour.....</i>	41
<i>J'ai tué ma mère.....</i>	49
<i>Filles d'Aristée.....</i>	55
<i>Madeleine.....</i>	63
<i>Salon du livre.....</i>	71
<i>Assurance-mort.....</i>	79
<i>Coloc-scopie.....</i>	93
<i>L'Amour courtois.....</i>	101
<i>Une bière de trop.....</i>	109
<i>Je suis un grand naïf.....</i>	119
<i>Une journée en enfer.....</i>	125
<i>Footu.....</i>	135
<i>Jouer avec le feu.....</i>	143
<i>Vol AF-123.....</i>	149
<i>Poubelle la vie.....</i>	161
<i>La Hague.....</i>	167



LE JOUR SE LÈVE



*Le jour se lève.*

*Depuis quelques jours, de plus en plus tôt.*

*Comme chaque matin, j'enfile mes bottes et mon ciré, mais je sens bien, en déverrouillant la porte du jardin, que quelque chose a changé.*

*L'air qui pénètre dans mes poumons envahit tout mon être et m'accorde mon premier frisson. Délicieuse sensation qui fait de mon corps la proie voluptueuse de mes émotions.*

*Le chant cristallin d'oiseaux euphoriques bouleverse les codes surannés d'un mode de vie à l'agonie, et dévoile avec ferveur la perspective d'un ailleurs. L'absence de vent semble accentuer les degrés d'un confort inhabituel à une heure aussi matinale, et l'exhalaison des parfums nouveaux, par ses accents iodés, me rappelle que la mer est à proximité. Le soleil écarlate, dont la trajectoire quitte à grand peine les contours de la planète bleue, donne au mimosa toute la flavescence de son ramage flamboyant. Un bourdon, aux vrombissements graves, m'interpelle et opère un vol géostationnaire à l'aplomb d'une jonquille dont le pistil paraît tout étonné d'un si vif intérêt. La fine rosée étincelle, et les toiles d'araignées que la pelouse a tricotées dans la nuit, semblent envelopper le temps d'un paisible duvet.*

*Mes pas se mettent au diapason de la félicité, et au bout du jardin apparaît, comme*

*posé sur la haie couverte d'ajoncs, la voluptueuse déraison de ma béatitude : la mer !*

*Ajour sur la nature, fenêtre sur la vie.*

*De cailloux en récifs, le minéral découpe de petites criques dont le sable fin paraît s'égrener sous les eaux diaphanes de l'onde bleue. Puis devenu collines au végétal bariolé, tel un serpent d'eau (parfois de mer), il définit le champ de vision que cet univers céruléen s'évertue à confondre avec l'horizon. Les flots, qu'une houle légère fait écumer en léchant le rivage, animent les barques chargées des pêcheurs dont le clapotis rythme l'impressionnant silence de cette immensité pélagique.*

*La lumière est ici à nulle autre pareille ; vive, changeante, elle bouleverse sans cesse la palette du peintre, et s'approprie sans vergogne l'édifiante atmosphère qui entoure ce singulier no man's land.*

*Ivresse des sens en éveil ; le regard rassasié s'émerveille sans jamais saturer, et la troublante paix faite du vague grondement des mascarets et du cri déchirant des goélands, n'a d'égal que l'ébriété pénétrante des fragrances végétales que l'air marin pimente au gré des marées.*

*Je respire à pleins poumons. Je ris sans raison ; et mes éclats de voix, comme un cri du cœur, libèrent au plus profond de mon âme tous ces jours sans ferveur. La vision extatique de ce paradis éphémère véhicule le sentiment fort d'appartenir à un autre monde, de se sentir vivre, pour de vrai, dans une autre dimension.*

*Le chemin des douaniers, que les fougères n'ont pas encore colonisé, accompagne l'esprit dans l'intemporalité. La bruyère imprime déjà son caractère de lande au sentier, et les grèves rocheuses luisent parfois des couleurs chaleureuses que le granit s'est laissé prescrire au fil des années. Deux*



*cormorans ichtyophages surgissent par intermittence à la surface de l'eau, tandis qu'au-dessus de ma tête, quelques fous de Bassan se dirigent en silence vers la pointe du Nez, d'où s'échappent les cris gutturaux d'une probable nichée.*

*Chaque pas laisse entrevoir le possible, et satisfait à l'étrange faculté d'émouvoir sa vie. La seule réponse à mes interrogations est là, devant moi, délaissant toute l'ambiguïté d'un univers que l'esprit a si lourdement complexifié. Quelle légitimité pour ce toujours plus irraisonné, confronté à cette immensité dépouillée, à cette leçon couperet d'un bonheur édicté ?*

*Que de conflits, que d'achats, que de bruit. Que d'ignorance du fondamental !*

*Le vent léger, dans ses excès, donne à mon visage fatigué des allures d'aventurier, et le soleil, de son infinie douceur, révèle à mon corps l'inouïe sensation d'être libre.*

*J'entends encore, parfois, quand mon esprit mutilé s'éloigne de mon corps, l'écho de ces insupportables claquements, dont les verrous ont fait table rase d'une jeunesse qui ne repassera pas...*

JE T'AIME



*Comment te dire je t'aime sans risquer  
l'anathème ?  
Comment vraiment t'aimer sans être  
suspecté ?  
Que de sentiments éprouvés, Dieu que  
d'années,  
Nous rappellent chaque jour qu'il faut que  
l'on sème.*

*L'amour, l'amour, objet culte de nos arcanes ;  
Cette victime du temps qu'à tort on  
condamne  
Lorsque ridicule amour propre et vils  
fantasmes  
Lui voilent habilement son réel  
enthousiasme.*

*Le mariage, en sa délicieuse duplicité,  
Fait oublier qu'à trente ans les mots usités  
Se bornent bien souvent à d'éloquents  
soupirs,  
Où il est moins question d'amour que de  
désir !*

*A quarante ans, la crise secoue les certitudes ;  
Rien ne peut venir sauver ces vicissitudes.  
Le plaisir a lentement tué le désir,  
Et sans jamais parvenir à s'en affranchir.*

*Puis, l'âge bouleverse peu à peu le  
métabolisme.  
Comme les rides naissent et les cheveux  
s'éclipsent,  
L'amour peut-il, dans sa perception  
souveraine,  
Se concevoir autrement à la cinquantaine ?*

*Las, le temps a trop souvent écarté les cœurs  
Qui découvrent que l'herbe n'est pas plus  
verte ailleurs.*

*Las, ceux qui ont conservé leur fière  
trajectoire  
S'accrochent irrémédiablement sans grand  
espoir.*

*Alors, d'où me vient ce sentiment perpétuel,  
Cette flamme, cette passion, ce désir qui  
excellé ?*

*Il est vrai que j'ai dépassé la soixantaine,  
Et que je peux enfin te crier que je t'aime !*





EN NOIR ET BLANC



*Victoire était Noire, mais elle se faisait des cheveux blancs... Car son ami Laurent, qui était blanc, broyait du noir !*

*A cause d'un mariage blanc il voyait tout en noir... Pauvre Laurent qui n'avait pas compris que la vie n'est jamais réglée noir sur blanc !*

*- Je sais que je suis noir, dit-il un soir en titubant, mais, toi, tu n'es qu'une oie blanche...*

- *Mieux vaut être une oie blanche qu'un chevalier noir !, avait-elle répliqué, désabusée.*

- *Mais, ma parole, tu ne t'es pas vue ? Tu n'es pas Blanche !, avait-il lancé, d'un ton désobligeant.*

- *Oh ! Ne te fie pas aux apparences... Regarde toi ! Tu es noir, et pourtant tu n'es qu'un foie-blanc !*

*Rentrant dans une colère noire, il se plongea dans un sommeil profond, et Victoire en fut quitte pour passer une nuit blanche.*

*Le lendemain, retrouvant ses esprits, il réalisa qu'il n'était plus noir, mais qu'il avait un blanc. S'empressant de montrer patte blanche à Victoire, il s'efforça de passer avec elle un nouveau marché qui ne fût pas noir. De but en blanc, Victoire abonda dans son sens, et accepta de bon cœur de donner son blanc-seing... Ce qui l'amusa beaucoup, lui qui n'était que pied noir !*

*Victoire et Laurent finirent par en rire. Ils savaient qu'en faisant chou-blanc ils avaient mangé leur pain noir, et ils comprirent que leur histoire n'était pas cousue de fil blanc.*

*- Je te propose, dit Victoire en levant son verre, que l'on bannisse désormais le noir et le blanc de notre vocabulaire.*

*- Excellente idée, conclut Laurent, à nouveau complice de celle à qui il avait conscience d'avoir porté préjudice. Qu'est-ce qu'on mange ?, dit-il aussitôt comme pour évacuer le litige.*

*- Du boudin !, répondit-elle, sans méfiance.*

*Ils partirent dans un grand éclat de rire, car personne, bien sûr, n'osa demander s'il serait blanc ou noir...*



JE VOUS AI COMPRIS





*J'ai compris...*

*Pourquoi on dépeuple les forêts !  
Qu'elles soient amazonienne, tropicale, ou  
équatoriale.*

*Leur conversion en terres agricoles, ou  
en reboisement constitué de monocultures  
d'arbres à croissance rapide (tels les palmiers  
à huile), leur urbanisation ou aménagement  
du territoire, leur surexploitation en bois,  
procèdent du même principe.*

*La déforestation dans le monde est  
liée à des activités humaines considérées*

*aujourd'hui plus rentables à court terme que la préservation ou la gestion durable de la forêt.*

*J'ai compris...*

*Pourquoi on vide les océans ! Qu'ils soient Atlantique, Pacifique, Indien, Arctique ou Antarctique.*

*Qu'il s'agisse d'une diminution du nombre de prises, voire la disparition plus ou moins locale de certaines espèces, qu'il soit question d'une diminution de la taille moyenne et de l'âge des prises, ou de la diminution du poids moyen des prises provenant d'individus plus jeunes ou sous-alimentés, de toute façon le stock de poissons, crustacés et mollusques aptes à se reproduire disparaît.*

*Et la disparition des poissons augmente la vulnérabilité des écosystèmes, comme elle a un impact sur les autres espèces maritimes, qu'il s'agisse des oiseaux ou de*

*certains mammifères, dont la population décroît elle aussi. La pêche, devenue industrielle, détruit un quart de ses prises, et prive les autochtones de pays pauvres d'une ressource essentielle.*

*La surpêche dans le monde est liée à des activités humaines considérées aujourd'hui plus rentables à court terme que la préservation ou la gestion durable des océans.*

*J'ai compris...*

*Pourquoi le temps se détraque ! Aux pôles comme à l'équateur ; du Nord au Sud, et de l'Est à l'Ouest.*

*Sans en exagérer les causes dont l'effet va à l'inverse du but recherché, et en gardant toujours à l'esprit l'impact dévastateur du soleil en cette fin de période interglaciaire...*

*La suppression progressive de nos haies bocagères, permettant une exploitation plus efficace des terres cultivées, la*

déforestation massive, autorisant une marchandisation plus importante du terroir, ont sensiblement modifié les paradigmes de nos conditions météorologiques. Le goudronnage généralisé des routes a transformé des millions d'hectares fertiles en d'étanches carapaces, dérégulant inévitablement la juste répartition de nos précipitations.

Le dérèglement climatique dans le monde est lié à des activités humaines considérées aujourd'hui plus rentables à court terme que la préservation ou la gestion de notre planète.

*J'ai compris...*

*Pourquoi on mange de plus en plus mal !*

*Nos fruits et nos légumes, cueillis avant l'heure et soumis à la chaîne du froid n'ayant plus de frais que le nom, sont saturés de pesticides, nos viandes, au bilan carbone catastrophique, sont bourrées d'hormones et*

*d'antibiotiques, et nos poissons, soumis au génocide de la pêche industrielle et nourris aux détritrus plastiques, sont chargés de mercure.*

*L'empoisonnement progressif de notre chaîne alimentaire est lié à des activités humaines considérées aujourd'hui plus rentables à court terme que la préservation de la santé, ou sa gestion.*

*J'ai compris...*

*Pourquoi tant de gaspillage ! Quelle qu'en soit la nature ou l'origine.*

*Plus d'un milliard et demi de tonnes de produits alimentaires sont gâchés chaque année, pendant que la moitié de l'humanité tente de survivre avec moins de deux euros par jour ! Deux milliards et demi d'humains sont privés d'eau potable pendant qu'elle abreuve nos chasses d'eau insatiables !*

*Pour de sombres profits monétaires, l'obsolescence programmée s'évertue à rendre*

*nos produits éphémères, tout comme la consommation forcenée justifie la moindre précarité.*

*Le gaspillage assumé de nos sociétés est lié à des activités humaines considérées aujourd'hui plus rentables à court terme que la préservation ou la gestion de l'humanité.*

*J'ai compris...*

*Pourquoi les services publics disparaissent ou se dégradent inéluctablement !*

*L'hôpital, quand il ne ferme pas ses portes, n'est plus en capacité de personnaliser l'assistance nécessaire aux patients, et les médicaments sont de moins en moins bien remboursés. Les communes abandonnent leurs régies fondamentales. L'école n'a plus les moyens d'assurer ses programmes et son autorité. Nombre de secteurs, aux utilités citoyennes, ont été livrés aux appétits féroces du privé. Les élus de la nation entretiennent*

*des rapports interlopes avec les lobbyistes d'un système dérégulé.*

*La perte, ou la dégradation progressive de nos indispensables services publics est liée à des activités humaines considérées aujourd'hui plus rentables à court terme que la préservation ou la gestion de notre modèle social.*

*J'ai compris...*

*Pourquoi, dans un monde de plus en plus riche, les salaires diminuent !*

*J'ai compris pourquoi les politiques n'ont plus le pouvoir !*

*J'ai compris pourquoi la publicité a envahi notre environnement !*

*J'ai compris pourquoi l'individu a perdu son libre arbitre, pourquoi il achète sans besoins, pourquoi il se complaît dans la médiocrité du spectacle qu'on lui impose !*

*J'ai compris pourquoi tout le monde se fout de la nature, surtout si chacun dit vouloir la préserver !*

*J'ai compris que j'étais un peu seul au monde, et que la perte progressive de nos valeurs, liée à des activités humaines considérées aujourd'hui plus rentables à court terme, ne me laissait pas beaucoup d'espoir.*

*Mais, je sais aussi que rien n'annonce jamais un brusque renversement, induit par d'improbables comportements dont l'ignorance assumée est un redoutable argument !...*



*BRESIL, MON AMOUR*



*Didi, dans les années cinquante, avait déjà tout du génie, dont Garrincha allait devenir la Diva... Mais c'est Pelé, quelques années après, comme un dieu qui fut couronné! Ensuite Socratès fit montre de sveltesse, dont Zico fut le porte-drapeau.*

*Et Jaïrzinho, Rivaldo, Rivelino, Romario, Ronaldo, Ronaldinho... Mon dieu que c'était beau!*

*Aujourd'hui Scolari rime avec ennui, et Seleção avec zéro ! L'espace d'un instant, le doute s'est fait jour, et l'honneur a fait*

*place à l'horreur. Depuis le 8 juillet dans sa vingtième édition, le football est en perdition...*

*Médusé devant pareil spectacle, je continue de croire au miracle, tandis que les paradigmes du succès ont été lâchement abandonnés. Les artistes du jeu offensif, beau, intelligent et festif, font place aux réputés défenseurs d'une absurde stratégie sans valeurs. Aucun jeu collectif, aucun meneur, aucune lucidité, aucune stratégie appropriée, et, mis à part Neymar, aucune individualité ! Haro sur le sélectionneur, embourbé dans des schémas de malheur, incapable d'anticiper une débâcle qui a déjà sacrifié le spectacle.*

*Un collectif en pleine déconfiture, de son mentor accable la stature, mais que dire d'une société qui renie son identité ? Où sont tous ces gamins dont la rue fixait le destin avec sa balle de chiffon pour unique horizon ? Quel avenir pour le Maracaña, ce*

temple aux mythiques divas, depuis que l'aristocratie brésilienne s'est substituée à la fièvre plébéienne ? L'esclavagisme de ses géniaux bambins voués aux plus grands clubs européens pouvait-il préserver la Seleção de ce pathétique scénario ? Le Brésil brille maintenant sur le vieux continent par l'ardeur de ses défenseurs et leur esprit destructeur. Hier encore il rayonnait chez lui, et chacun y voyait la magie d'inégalables attaquants d'un génial football flamboyant.

Vedettariat, fric et mondialisation définissent aujourd'hui les nouveaux canons. Le jeu évolue au gré d'une mafia plus connue sous le nom de FIFA. Reine des magouilles au nom de l'argent roi et d'un pouvoir dément qui laisse pantois, elle ne maîtrise plus les objectifs d'un business aux enjeux excessifs ! Non contente de s'en mettre plein les poches, et d'assouvir son pouvoir fantoche, elle ne craint pas le ridicule en s'abritant derrière des formules. Au Brésil elle sort de son chapeau le

*plus pitoyable de ses numéros. Le jeu faussé depuis des décennies par d'insupportables tricheries n'impose toujours pas de facto l'utilisation de la vidéo, et tandis que trois arbitres pathétiques ne sont plus les garants de l'éthique, la FIFA réinvente la fonction de la crème à raser ! Énorme et parfaitement déplacé... ou comment sécuriser un coup de pied arrêté !*

*Reconstruire la culture de la gagne sur les décombres de l'Allemagne, retrouver les fondamentaux d'un football de haut niveau, digérer la période Scolari pour entrevoir un début d'embellie, sont aujourd'hui les gageures d'une équipe sans grandeur.*

*Brazil, Brazil, Brazil, je m'écrie... sursautant sur ma chaise tel un cabri ! Je veux croire qu'avec Neymar cessera le cauchemar, et que la Seleçao retrouvera ses héros..., que spectacle et spontanéité retrouveront droit de cité..., que fric et business*

*seront en délicatesse... et que - rêvons un peu-  
le football redeviendra un jeu !*





J'AI TUE MA MERE



*J'ai tué ma mère !...*

*A l'âge de la maturité surgissent les remords. A l'aube d'être père s'estompe la notion de grand-mère. Il n'est de bonheur accompli que celui qui relie la main d'un enfant ébahi à celle d'une aïeule épanouie.*

*Souffre-t-on moins du manque d'une mère dont l'éducation fait loi que de l'absence d'une grand-maman dont la généreuse affection fait alors contrepois ?*

*Ma mère me manque !*

*Elle manquera aussi à celui qui demain n'admettra sans doute pas ce pernicieux arrangement du destin. Même si le temps n'a pas eu à faire son œuvre pour pointer du doigt cette douloureuse vacuité qui saisit le fragile trajet d'un véritable orphelin.*

*Une mère donne la vie, mais surtout la préserve ; elle est celle par qui la vie vaut la peine d'être vécue. Et l'absence se faisant complice de l'absurde, c'est ce manque qui en fait l'excessif désespoir !*

*Je suis inconsolable.*

*Jamais je n'aurais dû naître !*

*Aujourd'hui, je suis libre. Et pourtant tout le monde sait que je l'ai tuée ! C'est ce crime impuni qui m'obsède, et fait double peine à ma détresse.*

*A l'âge de la maturité surgissent les remords ; à l'idée d'être père surgit le passé, que l'inconvenant destin érige en térébrante fatalité. J'ai trop souvent souffert de l'absence d'une mère pour en oublier son imaginaire eccéité ; j'ai trop longtemps rêvé d'elle pour en saisir aujourd'hui l'apodictique véracité.*

*Mon existence s'ébroue dans d'insupportables carences, qui me renvoient à la genèse de sa défaillance...*

*...Hé oui, il y a trente-deux ans que la providence m'a choisi pour souche, tandis que ma mère mourait en couches !*



## FILLES D'ARISTEE





*Les ouvrières tout occupées à leurs tâches respectives ne semblaient pas perturbées, malgré les attaques répétées dont elles faisaient l'objet !*

*Il régnait une entente et un ordre parfaits ! Les fonctions étaient assurées avec rigueur et précision, sans que la moindre friction, la moindre rivalité ne se fît sentir. Tout était prévu, réglé, minuté, comme si nous nous trouvions en présence d'une sorte de cerveau collectif ! Comme une sorte d'instinct se manifestant ici par un comporte-*

ment plus ou moins commun à tous les individus ; mais souple et intelligent, car susceptible de réflexion et d'adaptation.

Dans ce type de société, le pouvoir se conjugait au féminin... Les mâles en dépendaient, ne pouvant se nourrir seuls et se mettant à son service pour assurer la logistique indispensable au bon fonctionnement de la communauté. Dans ce type d'organisation féminine, la société reposait sur deux principes : la différenciation ou distribution du travail entre ses différents adhérents, et la coordination ou direction de toutes les facultés individuelles. Ainsi tous les membres étaient tributaires les uns des autres, incapables de subsister par eux-mêmes !

A l'extérieur, les lances continuaient de cracher leurs jets destructeurs. Une horde d'uniformes déployait leurs engins, et le grondement sourd des moteurs allait et venait inlassablement. Parfois, des individus mal-

*veillants tentaient de pénétrer leur enclos ; d'authentiques criminels, armés pour les exterminer.*

*A cet effet, des vigiles montaient la garde nuit et jour ; une des tâches essentielles structurant leur communauté. Mais aucune activité n'accaparait l'exclusivité d'une caste particulière, mis à part les mâles bien sûr, dont les caractéristiques anatomiques et physiologiques étaient semblables, et dont le statut était strictement encadré. Ainsi, au cours de sa vie, chaque travailleuse participait à chacune des tâches. Et même, dans cet ordre parfait, des fluctuations pouvaient se produire si le besoin s'en faisait sentir ; à tout moment, les ouvrières étaient capables de changer de fonction et de s'adapter aux exigences de l'instant, disposant au moment voulu, sans aucune autre forme d'apprentissage, des connaissances nécessaires à sa réalisation !*

*En ce début de troisième millénaire, une forme exceptionnelle de société, tant par son mode de fonctionnement que par sa culture extraordinaire, témoignait de l'incalculable potentiel accumulé sur terre.*

*Mais les morts se comptaient par milliers ! Ce n'était que le début d'un long génocide...*

*Puis un jour, l'homme eut de plus en plus de difficultés à se nourrir. Il manqua cruellement de fruits et de légumes ; bientôt, il abandonna l'élevage, faute de pouvoir l'alimenter. La technique ne put supplanter le manque, et développa toutes sortes de maladies mortelles.*

*En quelques années, tout fut emporté, laminé !*

*La planète bleue reprit alors le cours normal et tranquille de son évolution, comme*

*avant l'apparition de ces bipèdes que l'on  
croyait intelligents ...*



# MADELEINE

(Nouvelle inspirée d'une histoire vraie)





*Madeline vivait seule.*

*Rien d'anormal à son âge ; elle allait sur ses quatre-vingt-sept ans. Damien, son mari, avait manqué ses dix derniers printemps à cause d'un mauvais cancer qui le fit souffrir trop longtemps. Le chagrin, elle l'avait surmonté avec courage, mais, chaque soir, elle ne pouvait s'endormir sans saluer dignement celui qui, pendant plus d'un demi-siècle, avait partagé ses peines, ses espoirs et ses joies.*

*Ses peurs, c'est ce qui la faisait souffrir à présent. Seule, toute seule, pour*

*faire face à ce monde peu rassurant qu'elle considérait de plus en plus menaçant.*

*A son âge elle savait être une cible, même si ses revenus restaient bien fragiles. Sa pension n'excédait en rien la maigre réversion du demi-salaire de son mari, mais il n'était pas inscrit sur son front qu'elle endurait de lourdes privations. Alors sa compassion pour autrui n'excluait point les ennuis.*

*Le mois dernier un individu chez elle tenta de lui soutirer son oseille. Mais Madeleine, se prenant pour Tartine, réussit à le mettre en fuite...*

*Mais quelle frousse elle avait eue !*

*Alors, le lendemain, c'était décidé : elle irait s'acheter une arme... Oh, pas du lourd. Un simple pistolet d'alarme, mais qui pourrait quand même cracher suffisamment de grenaille pour en décourager plus d'un...*

*Madeleine avait mal aux vertèbres et perdait un peu la mémoire, mais elle conduisait et s'aventurait sans appréhension*

*dans les rues du centre ville ou de la périphérie. Encore très sûre d'elle, elle menait allègrement la petite Clio rouge magenta que Damien avait acquise douze années plus tôt. Grâce à elle, elle gardait son autonomie, et parvenait à rompre les barrières de la solitude que la vieillesse lui imposait irrémédiablement.*

*Alors qu'elle n'avait jamais pris le volant auparavant, elle ressentait maintenant un malin plaisir à s'insérer dans le flux pourtant perturbant de la circulation automobile. Au moins deux fois par semaine, elle aimait entendre le ronronnement régulier de sa petite cylindrée qui lui faisait parcourir les trois kilomètres la séparant de la cité. A quelques encablures du centre ville, elle garait son cheval-vapeur sur ce parking couvert qui lui évitait toute manœuvre périlleuse, et dont l'exclusif aménagement du rez-de-chaussée lui ôtait l'angoisse des sous-sols périlleux.*

*Alors, jamais elle n'oubliera ce matin de mai, où cherchant sa voiture du regard, elle aperçut quatre jeunes gens qui s'en emparaient ! Son sang ne fit qu'un tour, et, n'écoulant que son courage, elle se précipita vers eux... Le plus drôle fut leurs têtes quand ils découvrirent la furie habitant ce visage fatigué, tout autant que l'arme inattendue qui pointait de son sac à main. Subissant sans rechigner ses belliqueuses injonctions, les quatre coquins détalèrent comme des lapins, et Madeleine tenta vainement de mettre fin aux coups démesurés de son pouls dérégulé.*

*« Un mois, jour pour jour ! », se disait-elle, tremblante et fière en même temps. Elle s'adossa à sa voiture et respira comme lui avait appris ce sibyllin professeur de yoga qu'elle prit longtemps pour un charlatan jusqu'à ce jour précisément où elle se sauva grâce à un sang-froid qu'elle ne se connaissait pas. L'ambiguïté de ses sentiments était telle*

*que ses yeux s'embuèrent de larmes. Elle était sous le choc, mais transcendait déjà son comportement.*

*Elle fit le tour de sa petite auto, constata avec joie qu'elle n'avait pas de bobos, et s'installa au volant avec soulagement. Mais trop d'émotion lui ôta quelque espoir car la clef de contact ne voulut rien savoir. Madeleine bloqua sa respiration, et par trois fois vida ses poumons.*

*Rien n'y fit.*

*La clef restait insensible à ses tentatives désespérées...*

*Il était 18h25, le soleil brillait de mille feux sur la ville en effervescence. Au bout du boulevard Stéphane Hessel, le poste principal de police était encore ouvert au public, et, seul, un gros policier aux moustaches jaunies par le tabac montait la garde et assurait l'accueil.*

*Il vit arriver quatre jeunes gens désespérés qui se précipitèrent vers lui.*

*Sans même lui dire bonjour, le plus bavard l'interpella, et visiblement ému s'écria :*

*« Je sais qu' vous n'allez pas nous croire, mais j' vous jure que c' n'est pas une histoire !*

*« On vient d' se faire braquer par une espèce de mémé qui armée d'un flingot nous a chouravé not' Cléo ! »*

## SALON DU LIVRE





*Hier, je suis allé au salon du Livre.*

*J'ai parcouru les stands ; j'y ai vu des ouvrages qui m'ont paru de qualité, et j'y ai rencontré des gens bien singuliers. Des romanciers, des historiens, quelques essayistes, et même des auteurs de contes et autres nouvelles. Tous étaient bien sympathiques. Mais une question ne m'a pas quitté : pourquoi sont-ils là ?*

*Une romancière aux gestes hiératiques m'a parlé comme si nous nous connaissions de longue date, un caricaturiste m'a fait des prix sans savoir si je voulais acheter, un auteur de science-fiction m'a dévoilé sa vie au travers*

*de son œuvre, si injustement ignorée, une conteuse pour enfants m'a un peu confondu avec ses jeunes lecteurs... Et puis, au bout de l'allée principale, quelqu'un a prononcé mon nom !*

*J'eus beau scruter un à un les visiteurs présents, aucun visage ne trahissait le plaisir de me voir. Et pour cause puisque l'injonction provenait de l'enclos des exposants ! C'était mon amie Elsa. Je ne l'avais pas revue depuis des lustres, et j'étais heureux de constater qu'elle s'était frayé un noble chemin parmi les écrivains.*

*J'étais très impressionné. Toujours aussi belle et aussi chaleureuse. Instinctivement, je m'élançais vers elle, puis, l'espace d'un instant, j'hésitais, me demandant si la situation était appropriée et si le temps n'avaient pas brisé l'intimité d'autrefois ! Stupides louvoiements, car elle vint spontanément m'étreindre affectueusement. Alors, elle m'offrit son dernier ouvrage dans*

*lequel elle mentionna : « Que de souvenirs !  
De merveilleux souvenirs ! Et si on en faisait  
d'autres... »*

*Mes plus beaux souvenirs sont sans  
doute ceux qui me rappellent mon enfance.  
Combien de fois n'ai-je pas ressenti cette  
douloureuse nostalgie en passant devant la  
maison de mes grands-parents, où j'allais  
jusqu'à percevoir physiquement les effets de  
cette régression consentie. Les sons et les  
odeurs m'atteignaient tout autant que  
l'image virtuelle de cette émotive perception.  
Malgré moi, mon corps tout entier revisitait  
avec fascination les arcanes de cette époque  
aux fallacieuses résonances. Combien de fois  
n'ai-je pas marqué le pas devant le panthéon  
de mes jeunes années, que, pourtant je n'ai  
jamais su pénétrer ? Sans doute, ai-je préféré  
conserver mon regard d'enfant, cet œil crédule  
à géométrie variable, calibré sur infinie  
satiété. Sans doute ai-je préféré conserver mes*

*grands-parents au milieu de leur cadre de vie ; sans doute n'ai-je pas voulu oublier leur four à bois et sa chaudière, leur lavoir et sa cour pavée, leur grand jardin et son fumier.*

*Mes souvenirs s'égrènent sur le chapelet des années qui m'éloignent inexorablement de leur entité. Les copains, les amis, les lieux et les objets ont fait de mon présent le doux otage d'un instinct suranné. Je résiste comme je peux à ce passé envahissant, mais, parfois, je craque aussi sans en percevoir tous les artifices. Et quand je refais ce délicieux chemin douloureux, je pleurniche...*

*Bêtement sur mon passé !*

*Ce qui est insensé.*

*J'ai quitté mon amie Elsa et le salon du livre un peu avant sa fermeture. J'étais content d'avoir revu celle qui partagea toutes les péripéties de mes tumultueuses aventures. J'avais eu le temps d'observer tous ces auteurs, d'étudier succinctement leurs com-*

*portements, et de comprendre un peu mieux pourquoi ils étaient là ...*

*Chez moi, j'ai ouvert le livre qu'elle m'avait offert, et j'ai relu plusieurs fois son aimable dédicace. D'évanescents clichés m'ont immédiatement transporté dans ces instants éthérés que l'on sait si bien sublimer.*

*Puis, j'ai refermé le livre et l'ai délicatement placé dans ma bibliothèque...*

*J'ai alors commencé à lire l'ouvrage d'un auteur dont la signature n'a aucune chance de figurer un jour sur mon exemplaire...*



## ASSURANCE-MORT





- *Le pognon a ceci de magique, qu'il s'adapte à tout et justifie parfois l'injustifiable ! Regarde au début des années 80, comment la rigueur fut imposée au nom d'une invraisemblable idéologie dont ne profita qu'une infime minorité... Quelle différence avec le discours actuel ?*

*Douglas hocha la tête, en signe d'assentiment.*

- *Qu'il s'agisse de l'internet, de l'immobilier, ou des matières premières,*

*qu'est-ce que ça peut nous foutre du moment que ça rapporte ?*

*- T'as raison, lui chuchota Mike. Mais à choisir je préfère spéculer sur les céréales... Une façon comme une autre de régler le problème africain...*

*Ils éclatèrent de rire, attirant sottement l'attention sur eux.*

*Dan Rogers, l'animateur du séminaire, jeta un regard désapprobateur dans leur direction, mais poursuivit, impassible, son exposé. Il savait que s'il intervenait il donnerait de l'importance à ces deux crétins dont l'incurie était permanente. D'autant plus que les autres commerciaux l'écoutaient avec intérêt.*

*Dan était l'intervenant externe de la plus grande banque américaine, pour laquelle il assurait régulièrement les formations. En cette journée humide d'un printemps qui se faisait attendre, il était à Seattle pour sensibiliser les cadres de l'institution finan-*

cière à une nouvelle forme de produit, la « life insurance settlement ».

Quittant les lieux, vers 16h30, Mike et Douglas ne s'inquiétaient nullement de n'avoir pas suivi l'exposé du brillant conférencier. L'assurance-vie était leur produit privilégié, dont ils vivaient plus que confortablement depuis maintenant vingt-six ans, et ce n'était pas un gamin (il ne devait pas avoir quarante ans) qui allait leur en expliquer les tenants et aboutissants ! Entre-choquant une dernière fois leurs bocks maculés de mousse, ils se félicitèrent d'avoir passé une si bonne journée...

\*\*\*

*Un an plus tard*

« Aujourd'hui, nous avons le plaisir de vous annoncer que la police n° 540952345 a expiré plus d'un an avant son échéance présumée ».

*C'est ainsi que Mike annonçait à l'un de ses clients qu'il était devenu propriétaire de la coquette somme de 2 millions de \$ ! Lui, qui n'avait suivi aucune formation, écouté aucun discours formaliste ni même daigné considérer le moindre conseil de ses pairs, jonglait désormais avec une facilité déconcertante avec la vie de chaque assuré. Il avait compris que l'assurance-vie venait de basculer dans le domaine du viager, lui permettant de multiplier son portefeuille à l'envi. Pour lui, la seule évidence était de considérer avec circonspection pourquoi elle avait échappé si longtemps au domaine exaltant de la spéculation ! Dieu merci, c'en était fini, son métier pouvait enfin s'enflammer ; tout contrat pouvait être racheté. Quiconque versait une somme d'argent et payait les primes à la place de l'assuré percevait en contrepartie la police d'assurance au moment du décès de l'assuré !*

*« Génial ! », lui avait confié Douglas au téléphone, subodorant ses incommensurables potentialités.*

*Mais Mike avait de l'avance. Son obsession à conserver sa nomination au titre du commercial le plus performant, et sa passion irraisonnée du gain l'avaient poussé à inventer un nouveau métier. Rien de bien compliqué, il suffisait de savoir exploiter des listes de malades dont il sélectionnait les plus graves et choyait particulièrement ceux dont les jours étaient comptés, conscient que chacun n'avait pas la même espérance de vie et que beaucoup de retraités malades n'avaient pas les moyens de se soigner.*

*Il ne mit pas longtemps à convaincre sa direction de l'intérêt d'un marketing adapté pour pousser les gens à revendre leur assurance-vie, sachant qu'à l'autre bout de la chaîne des fonds d'investissement seraient aisément créés. Et puis il attendait... C'est ainsi que des banquiers démontrèrent avec*

*évidence à des investisseurs, médusés mais ravis, que, parfois, certains individus morts valaient plus cher que vivants...*

*Le plus satisfaisant, s'enthousiasmait Mike, dont le ton laissait poindre l'amertume de tout ce temps perdu, était de constater à quel point le produit s'adaptait parfaitement au marché. Ses arguments n'avaient pas changé.*

*- Vous restez totalement maître de votre portefeuille.*

*- Puis-je choisir ?*

*- Bien entendu. Nous possédons une grande variété de maladies parmi lesquelles je vous conseille de sélectionner.*

*- Par exemple ?*

*- Nous avons du diabète, des maladies cardio-vasculaires, du sida, du cancer...*

*- Y-a-t-il une maladie qui rapporte plus qu'une autre ?*

*- Je ne dirais pas cela comme ça ! Trop d'éléments rentrent en ligne de compte.*

*Prenez le cas d'un cancer, par exemple ; connaître le type du cancer sera primordial, le choix du traitement également, et, partant, le pronostic en termes d'espérance de vie...*

*Les commerciaux, comme Mike, avaient, en fait, un seul gros souci. Celui de la recherche médicale. Car pour que l'investissement rapportât, le plus important était, bien sûr, que le malade ne vécût pas trop longtemps...*

*- N'y-a-t-il pas un risque si jamais la recherche thérapeutique fait des progrès ?*

*- Si, bien sûr. L'arrivée des statines, il y a une quinzaine d'années, permettant de réduire le cholestérol, est un exemple exécrationnel de ce qui pourrait venir perturber notre business, avouait-il avec honnêteté, avant d'ajouter, malicieux :*

*- Mais nous savons globaliser les risques.*

*Le danger d'un remède contre le cancer était évidemment dans tous les esprits*

*et générerait une forte angoisse chez les investisseurs. Mais, le discours du commercial était bien rodé.*

*– En fait, c'est un risque plus théorique que réel. Ce à quoi vous faites allusion, j'appelle ça le risque du remède miracle, à savoir l'improbable éventualité d'une thérapie contre le cancer. Si ça devait arriver un jour, il faudrait produire le médicament, qu'il subisse des tests cliniques, qu'il soit commercialisé. Ça prendrait entre cinq et vingt ans... D'ici là, le patient sera mort d'autre chose...*

*Impressionnés par un tel argumentaire, certains clients le poussaient néanmoins dans ses derniers retranchements.*

*- Imaginons que l'espérance de vie augmente...*

*- Ce que vous devez comprendre c'est que nous nous intéressons à des gens qui n'ont pas qu'une seule maladie ! Par ailleurs, je vous conseillerai de diversifier votre*



*portefeuille, qui devra comporter plusieurs malades et plusieurs maladies.*

*En effet, pour maximiser son retour sur investissement, Mike avait compris qu'un fonds devait nécessairement être diversifié, en variant le type de maladies, dont il avait, lui-même, défini l'archétype :*

*- Du cancer, bien sûr (poumon, œsophage, sein), un peu de diabète, de l'hypertension, et un zeste d'Alzheimer. Voilà la recette du succès !*

*Mais Mike, en grand professionnel qu'il était, ne pouvait se contenter d'une pareille réussite. Il subodorait que toutes les pistes n'avaient pas encore été explorées. Et, il avait de grands projets pour élargir son champ d'action. C'est ainsi qu'il atteignit l'acmé de sa cible privilégiée, en expliquant un jour à son PDG (qui n'avait qu'à bien se tenir) la simplicité de sa géniale stratégie :*

*- Nous disposons aujourd'hui d'outils fantastiques grâce aux nouvelles technolo-*

*gies... Ainsi, nous avons désormais la possibilité d'identifier les gens qui vont chercher sur internet des informations sur les médicaments. Ne passons pas à côté de cette opportunité...*

*C'est ainsi qu'il décupla ses gains !...  
En choisissant comme cible principale tous les patients en phase terminale...*



Dois-je vous présenter mes excuses pour ce hideux scénario, d'un goût douteux et d'un cynisme certain ? Êtes-vous de ceux qui pensent que la fiction a ses limites ?

Vous auriez tort. Car rien n'est inventé ! Certaines exhortations ont même été reprises mot pour mot, dans cette nouvelle inspirée d'un reportage télévisé, diffusé il y quelques années. Quand la réalité dépasse la fiction, le seul talent de l'auteur est de savoir brider son imagination...

Mais, heureusement, ça se passe aux États-Unis, bien loin de chez nous, devez-vous

alors penser... Hé oui, vous avez raison. Notre hypocrisie hexagonale nous empêche d'avouer que 80% des investisseurs étaient européens, et que deux grandes banques françaises tirèrent alors profit de ce marché !

Assurance-*vie*, vous avez dit ?



## COLOC-SCOPIE



*Ce soir là, il se rua frénétiquement sur son sexe, phantasmant l'univers féminin de son exigeante libido ...*

*Il était enfin libéré de toute forme d'allégeance. Il n'avait plus à mentir, il ne se sentait plus harcelé. Il pouvait respirer !*

*Agnès était partie la veille, emportant avec elle son obsédant harcèlement. « Tu m'aimes ? », lui assénait-elle quinze fois par jour, en beurrant ses tartines ou en passant l'aspirateur, avant d'aller aux toilettes ou après s'être brossé les dents...*

*Son univers venait de basculer ; il avait repris goût à la solitude, et assurait*

*l'organisation domestique avec une certaine volupté.*

*Ce n'est qu'au deuxième mois que le vide se fit sentir... L'autonomie d'un homme, c'est bien connu, appréhende ses limites avec l'absence de sexe et les contraintes ménagères. Mais il décida de tenir bon. Pas question de retomber dans l'horreur du couple dépendant.*

*C'est alors qu'il songea à la colocation. « La coloc, c'est vivre à deux sans les inconvénients », se dit-il. « Chacun chez soi sans être vraiment seul ».*

*Il mit donc une annonce.*

*Il vit beaucoup de monde, et porta son choix sur une jeune femme de 25 ans, brune, de taille moyenne, et au caractère bien tranché (Lui qui n'aimait que les grandes blondes assez effacées).*

*Les premiers jours lui laissèrent entrevoir ce qu'il avait espéré. Léa prenait vite ses repères. Sa présence redonnait vie à*



son appartement délaissé, sans pour autant imposer une coercition quelconque à sa liberté. Les jours où elle n'était pas en bordée, elle revenait vers 18 heures. Elle rejoignait discrètement sa chambre, et n'en ressortait qu'à 20 heures pour dîner. La plupart du temps, elle se faisait à manger dans la cuisine et c'est là, parfois, qu'ils se croisaient.

C'était bien, pensa-t-il.

Leur organisation spécifique, leurs différents goûts, leur respect mutuel, leur pudeur même, les empêchèrent longtemps de partager un moment. Mais lorsqu'elle lui demanda un soir, alors qu'il rentrait tard et qu'elle s'apprêtait à manger, s'il voulait partager son dîner, il s'empressa d'accepter.

Il apprit ainsi à la connaître. Elle faisait des études de psychologie, avait une mère un peu trop possessive, et vouait une véritable passion à la musique classique.

Ce qui lui plût par-dessus tout, c'est qu'aucun des deux n'essaya, le lendemain ou

*le surlendemain, de reproduire le schéma de cette délicieuse soirée.*

*Léa répondait parfaitement à son idéal de cohabitation, à ce délicat concept de vie partagée, qui faisait implicitement l'éloge des liaisons éphémères. La seule censure qu'il s'imposait était de ne pas ramener chez lui de conquêtes féminines ; sa vie sexuelle déroulait donc ses pratiques bienséantes exclusivement au domicile de ses perturbatrices charnelles.*

*Quoi qu'il en fut, leurs soirées, de par leur caractère occasionnel, prenaient des allures de fête. Ces matins là, lorsqu'il se levait, il était gai. Sans en être vraiment conscient, il était d'une efficacité redoutable au travail. Parfois, dans la journée, si la pensée fugitive de sa soirée l'effleurait, un léger sourire s'esquissait sur ses lèvres.*

*Chaque soirée avait son rite. Pour Léa, c'était les roses, et pour lui un bon cru bordelais. L'appartement commun leur apparaissait comme un lieu de rencontre singulier,*

*faisant du terme « hôte » un crédible oxymore. Pas de jeux de cour effrénés, mêlant séduction et hypocrites conversations, sans subir non plus la paralysante routine dénuée d'intérêts du ménage englué par son désir assouvi. Rien que du sincère, sans fards, sans arrière-pensées, et avec ce formidable plaisir de découverte que la saturation ne viendrait jamais mettre en péril.*

*Il fanfaronnait auprès de ses amis lorsqu'il évoquait son nouveau mode de vie, et beaucoup jalousaient secrètement ce qu'ils n'avaient pu préserver en choisissant la banale vie de couple de tout un chacun.*

*Il pensait avoir trouvé là le modus vivendi le mieux adapté à sa conception du vivre ensemble jusqu'à ce soir de septembre où Léa lui apparut d'une beauté inhabituelle. Moulée dans une petite jupe d'organdi, découvrant largement ses longues jambes gantées de nylon, il eut une soudaine érection !*

*Et il craqua...*

*Ils firent l'amour dans la chambre de Léa (il avait soigneusement évité de l'emmener dans la sienne pour être sûr qu'ils ne finiraient pas la nuit ensemble), et, alors qu'il venait juste de se mettre au lit, sa porte légèrement s'entrouvrit :*

*- Tu m'aimes ?, lui dit-elle en riant.*

## L'AMOUR COURTOIS



*Je te découvre, et je suis abasourdi !  
Qui l'eut cru, par un être aussi petit ?*

*C'est à toi que je dois ces inattendus  
émois, toi qui me fais soudain vieillir avec  
effroi !*

*Mais dans quel monde vais-je  
t'abandonner ?*

*De quels principes vas-tu pouvoir  
t'inspirer ?*

*Ce n'est certes pas ton père que tu ne  
connaîtras sans doute jamais, qui pourra  
t'expliquer que le modèle libertaire n'est  
qu'un énorme insuccès !*

*Et tout ça à cause de moi ...*

*Enfin..., de ma génération qui, étouffée par un pouvoir pudibond et autoritaire, s'est battue pour réclamer l'amour et pas la guerre !*

*Prendras-tu femme pour légitime épouse ? Ou bien t'éparpilleras-tu dans d'enivrantes partouzes ?*

*Parviendras-tu à construire un rapport exclusif ? Ou bien céderas-tu à ton plaisir compulsif ?*

*Tout avait pourtant bien commencé, dans ces années de progrès, où l'on savait encore qu'une vie sans retenue, ne pouvait en aucun cas mener au salut.*

*Pouvoir choisir notre union, ne fut pas la moindre des révolutions...*

*Vivre d'amour était notre prêche, quitte à vivre d'amour et d'eau fraîche !*

*Ton adorable grand-mère t'expliquera un jour avec passion, comment sont nées là les prémices de sa libération.*



*Mais aujourd'hui je me sens loin de tout ça, quand je pense à toi qui va vivre sans papa ;*

*A toi qui va comprendre qu'au lieu de devenir époux, un homme a préféré tirer un coup !...*

*Quand je pense à ces familles décomposées, qui se sont crues naïvement libérées, à ces leurre d'indépendance qui par jouissance, ont oublié que l'amour est une échéance ;*

*Pour un oui, pour un non, pour éviter la frustration ; pour l'instant d'un bonheur qui masque la reddition !*

*Un monde te sépare de tes arrière grands-parents, que la vie moderne a privés de tout entendement.*

*Cette génération qui n'a jamais pu concevoir une existence autrement qu'à travers le devoir se demande bien pourquoi, il n'y a plus aujourd'hui que des droits !*

*Ces gens dociles qui ont connu la souffrance, autrement qu'en subissant l'intransigeance.*

*Tu ne sauras jamais ce que recèle cette époque que nous nous sommes empressés de rendre loufoque. Tu ne pourrais comprendre qu'en si peu de temps la quintessence ait disparu tout autant.*

*Est-ce suffisant pour en concevoir d'inaltérables regrets ? Certes non, la marche du monde ne s'écrit pas dans son passé. Toute avancée a son revers de médaille qui parfois lui fait perdre son gouvernail.*

*Le bonheur doit être ta seule quête, sans jamais baisser la tête.*

*Mais si tu peux canaliser ta libido, si ta compagne peut être ton seul héros, tu sauras qu'il n'est pas d'effort sans retour, car tu connaîtras cette autre dimension qu'est l'Amour !*

*Ah, voilà ta grand-mère... Je te la confie. Regarde-la bien et souhaite-lui longue vie.*

*Elle te fera comprendre avec philosophie, que l'Amour, comme le reste, est affaire de courtoisie !*



UNE BIÈRE DE TROP



*Les cloches ne sonnent pas à toute volée, et je leur trouve ce matin un air bien tristounet...*

*Serait-ce à cause de moi ?*

*Remarquez, tous sont présents, et font une tête d'enterrement.*

*Sandrine, par exemple, à qui cet ahuri d'Édouard prête son bras pour la soutenir - alors qu'il en profite allègrement pour la peloter discrètement -, cache ses yeux derrière des lunettes noires pour mieux dissimuler la satisfaction qui est la sienne de retrouver*

*enfin la liberté de ses jeunes années... Tu parles, à 42 ans, elle est en pleine bourre (dans tous les sens du terme), la cocotte ! Il est vrai, qu'avec mes 70 balais j'avais quelque peine à la faire hurler... Certes, j'en ai bien profité, mais je supportais mal de me sentir ainsi diminué.*

*« Au-delà de cette limite, votre ticket n'est plus valable » m'avait susurré Romain Gary, inconsolable. « Moi, ce qui m'fait chier c'est pas de mourir, mais de cesser de vivre ! », avais-je inlassablement répété... Alors, n'ayant plus vraiment les pieds sur terre, j'ai préféré les avoir devant. Ma grande gueule ne fera plus de victimes, lesquelles peuvent enfin rire de ma dernière mise en boîte...*

*Myriam est en pleurs. Quel talent ! Ça fait dix-huit ans que l'on ne s'est pas vus ; mais à force de monter sur les planches, les miennes ont dû l'inspirer. Je sais que tout à l'heure, à la maison, elle portera son deuil avec autant d'intérêt que son regard aux*



*objets de valeur... Le temps que Stéphane, son mari, réalise qu'il ne s'agit pas d'un jubilé et s'étonne enfin de ne m'avoir pas encore salué...*

*Juste à côté d'eux, plastronne Thibaut, le fils de ma belle sœur. Tout dans la gueule... Mais, lui, au moins, ne fait pas mine, et n'a aucun scrupule à placer ses assurances-décès.*

*Ah, le curé va parler ! Chutttt... Un grand moment risque de marquer l'histoire de ma destinée.*

*Rien que pour ça, je remercie ma famille de m'avoir livré à la Pythie des envoûtés. On ne dira jamais assez l'énorme apaisement procuré par cet éloge d'une rationnelle objectivité, prononcé dans les nuages béatifiants de psychédéliques encens. J'y apprends, pêle-mêle, que j'étais bon, fort, courageux – que dis-je ? -, fidèle, humble, dévoué – ... GENEREUX ! Ahhhhhhh quel pied ! C'est encore mieux que de se faire*

sucer... « Connais-toi toi-même », dit l'inscription au fronton du temple d'Apollon... Au diable vanité, luxure, égoïsme, cupidité... Moi qui me croyais franchement niais, j'aurais presque envie de ressusciter...

Ce que je préfère dans ces sauterelles divines, c'est la fin. D'abord parce que c'est la fin, mais aussi parce qu'intervient l'exercice imposé du serrage de louches aux infortunés rescapés. « T'as vu, j'y étais ! ». « Tu m' diras, il ne nous fera plus chier ! ». « Alors, pour te faire niquer par le voisin t'auras plus besoin de te cacher... ». « Hé, bê, t'en auras mis du temps à toucher son blé ! ». « C'est bien les plus cons qui partent en dernier ! ». Exercice intellectuel de haute volée, où la phrase la mieux adaptée doit être formulée.

Après, survient un autre grand moment : la promenade bucolique au jardin fleuri. Moi, j'ai de la chance, c'est la bonne période pour les chrysanthèmes... Ils sont frais et ils sont nombreux ; j'adore cette fleur

*aux innombrables et variées déclinaisons. C'est aussi le moment où les gens se détendent un peu ; le grand air leur fait du bien, ils peuvent péter en faisant peser tout soupçon sur le mort sanctifié. J'aurais beaucoup aimé connaître ces joyeuses processions du siècle dernier, où chacun escortait à pied le macchabée tiré par un cheval d'apparat ; ces « petits corbillards qui suivaient la route en cahotant », et où « les héritiers contents, au fossoyeur, au croquemort, au curé, aux chevaux même, payaient un verre »... Aujourd'hui, rien de tout ça ; juste quelques mètres à parcourir sur des graviers sans crottin, pour un adieu sans panache.*

*Mais de quoi s'agit-il ?*

*De quitter un domaine où l'hédonisme n'a plus ses repaires... D'abandonner une paire de seins au profit d'un saint père. De livrer son corps à des vers sans rimes ni saveurs. Adieu vers à pieds, vers durs ou vers tiges désertés, mais Verlaine retrouvé !*

*Moi, j'aimais bien les femmes et la bière. Blonde, brune, ambrée, rousse, noire, ou blanche... Du lundi au samedi, et plus encore dimanche, seul dans mon coin ou en séance plénière. Avec ou sans mousse, à la pression je frisais la déraison... Puis un jour au nom d'Esculape, ma raison de vivre est passée à la trappe. Alors, finir dans un trou, la belle affaire..., ma mémoire en était déjà locataire !*

*Chaque pelletée de terre me fait sursauter ; je me demande quelle interprétation lui donner... Mais symbole mystique d'un adieu douloureux ou geste rageur d'une inimitié consommée, je me fous désormais des aveux. Mon avenir pour une fois n'est pas ambigu, ce sibyllin concept qui ne m'angoissera jamais plus. Venez donc pleurer sur ma tombe, même de joie furibonde...*

*Ce que les gens diront de moi dans cent ans ? quelle importance ! « Il est pas mal*

*pour son âge » suffirait à mon extravagance...  
Point d'autre coquetterie quand on a raté sa  
sortie ; pire car je fus présomptueux d'y voir  
un moment capiteux : « Comment voudriez-  
vous mourir, mon garçon ? », « Mais Madame,  
d'épectase, cré non de non... »*

*Je dois trouver à présent  
quelque chose de seyant ;  
un mot, une lexie, un paraphe  
qui puisse me servir d'épitaphe.  
Je veux une formule libérant  
mon esprit de tout dévoiement.  
Comment dire mon soulagement  
de quitter un monde aliénant  
sans en louer la splendeur  
à travers nos excès destructeurs,  
et sous la forme dérisoire  
d'un symbole expiatoire ?*

*Dans la pénombre d'un au-delà,  
sentant se refermer sur moi  
la dernière pierre du trépas,  
je pense qu'avec émoi  
« Une bière de trop »  
siérait à mon égo !*

*JE SUIS UN GRAND NAÏF*





*Je suis un grand naïf...  
J'imaginai l'amour assez définitif  
Pour envisager sans souci la vie à deux ;  
Avec ou sans passion, j'idolâtrai ces vœux  
En priant ma jeunesse de brûler les paliers  
Qui faisaient de mon cœur insatiable un  
charnier.*

*Je ne suis qu'un benêt...  
En vif décalage avec la réalité.  
L'altérité m'était apparue un refuge  
Tellement éloigné d'opportuns subterfuges.  
Utile ou agréable, l'amitié n'était rien  
Si elle n'était pas dûment fondée sur le  
« bien ».*

*Je dois être abruti...  
Sans être grégaire, j'affectionne la  
compagnie,  
Sans être un solitaire, j'apprécie d'être seul.  
Quel type d'individu peut ignorer ce seuil ?  
J'ai alors cru que la liberté quotidienne,  
Pour autrui, s'arrêtait où commençait la  
mienne...*

*Je suis un grand nigaud...  
Pourvu de bons sentiments, tel un hidalgo.  
Dans l'étroitesse de ma sincère humanité,  
S'est toujours imposée la solidarité.  
Qui aurait pu imaginer, sans embarras,  
Qu'un jour on la rebaptisât assistanat ?*

*Avec mon air candide  
J'admire et j'aime cet univers intrépide.  
Son passé belliqueux dans ma chaste mémoire  
Ne configurait en aucun cas son histoire.  
Hélas les années n'ont pas épargné l'idée  
Que les Hommes préfèrent toujours la guerre  
à la paix,*

*Je suis un grand naïf...  
Je le confesse ce jour, ce n'est plus apocryphe.  
Sous des airs détachés, je cache mon honneur,  
Et le ridicule me fait toujours aussi peur.  
Je persévère à penser qu'il n'est pire frein  
Qu'un esprit dont l'âme s'en remet au  
lendemain.  
Faisant fi du plus élémentaire pragmatisme,  
Je m'acharne à relativiser l'égoïsme,  
Et je ne peux croire qu'à défaut  
d'intelligence,  
l'on ne puisse à tout l'moins faire appel au  
bon sens.*

*Hélas, force est de constater avec effroi  
Qu'argent, sexe et pouvoir font office de loi.*

*UNE JOURNÉE EN ENFER*



*Ce matin-là, comme chaque jour de sa jeune existence privilégiée (il n'avait que 39 ans, une belle maison, un travail intéressant et bien rémunéré, une femme intelligente et jolie, une fillette adorable, et la vie devant lui), ce matin-là donc, Ludovic était d'excellente humeur. Le jet ardent et puissant de la douche donnait à ses sens l'illusion du pouvoir, et l'apparence exquise d'une immortelle béatitude.*

*Prenant son petit déjeuner face à la terrasse, dont une large baie vitrée le*

*plongeait dans les espoirs d'une ivresse printanière, il savourait les futiles plaisirs d'un crépuscule ordinaire.*

*Rien d'insolite..., que de l'exceptionnel !*

*Le soleil brillait de mille feux quand il emprunta la petite route de campagne serpentant négligemment dans les méandres fluets de la rivière aux reflets d'argent. Le chant des bergeronnettes, peu à peu, faisait place aux cris des goélands, et les vertes prairies se muèrent en oasis indigo. L'air se chargeait des fragrances iodées que l'écume garnie de fébriles vaguelettes diffusait à l'envi.*

*Croyant ajouter au plaisir, il ouvrit la radio, et sa surprise fut totale quand la voix fluette et amène de l'onirique présentatrice météo lui fit soudain prendre conscience d'un sournois quiproquo... il faisait beau partout ! Qui l'eut cru ?, il n'était plus l'élusé !...*



*Il remarqua alors que s'exhibaient d'arrogantes villas aux noms prétentieux, dont le somptueux décor maritime faisait vaciller son discernement... L'ombre d'une frustration s'était faite jour ; l'envie rôdait insidieusement.*

*Sa bonne humeur en ayant pris un coup, il ne vit pas que les rhododendrons avaient habillé son habituel trajet de leurs majestueux coloris. Même le flavescent mimosa à l'entrée du parking, que les employés avaient eu tant de mal à préserver, ne capta pas son attention. Manœuvrant délicatement sa voiture, il évaluait un à un les véhicules entassés ; pire, il les attribuait lorsqu'il vit déboucher devant lui un rutilant coupé pourpre, présentant toutes les caractéristiques d'une grosse cylindrée aux jantes alu et vitres teintées. Ma foi, à chacun son niveau de vie, tenta-t-il de relativiser en coupant le moteur de son élégant 4/4. Mais il attendit, prostré et avec une certaine*

*appréhension de connaître le propriétaire d'une telle ostentation... Quand il aperçut et reconnut la silhouette s'extirpant du véhicule, un sentiment assez confus s'empara de lui. Une sorte de stress nauséeux, accompagné d'une arythmie cardiaque clairement orientée vers la tachycardie... Nul doute possible, il s'agissait de Samir, cet insignifiant rond-de-cuir ! Dans un réflexe absurde assez inattendu, il s'affala sur son siège passager pour ne pas être vu, soliloquant des « c'est pas possible, c'est pas possible », à n'en plus finir, visiblement touché en son for intérieur, et lamentablement blessé dans son honneur.*

*L'après-midi aurait dû apaiser son injustifiable frustration si sa curiosité castratrice n'avait attisé sa déraison. Il apprit que Samir gagnait plus que lui, et il faillit faire une apoplexie... Se croyant bien rémunéré, il se trouva soudain confronté à une insidieuse*

*précarité... Ses conditions de vie lui apparurent d'une déroutante subjectivité, et sa vision du monde bascula dans une paranoïa larvée. Il en voulait à la terre entière de lui faire porter des œillères. Il en voulait à ses employeurs de l'exploiter, à ses collègues de lui avoir caché la vérité et à ce jeune trou-du-cul... d'exister.*

*Violamment contrarié, il n'eut aucun scrupule à revoir ses horaires qu'il jugea ridicules. Il quitta son lieu de travail à l'heure ingénue où débute habituellement la justification de son exubérant statut.*

*Chez lui, il tenta d'oublier cette insupportable injustice et, pour la première fois, s'occupa de sa fille ; corriger ses devoirs, vérifier ses outils, et de son bulletin scolaire établir un profil. De ses notes et de leurs commentaires flatteurs, il fut sincèrement admirateur, mais constater qu'elle n'était pas première le plongea dans une vive colère !*

*Sa journée aurait pu s'arrêter là. Ses nerfs étaient à vif, et sa fatigue réelle. Mais, comme souvent en pareil cas, la blessure est plurielle.*

*La soirée qu'il passa entre amis ne lui ôta pas sa phobie. Pire même, ses proches le firent passer pour un fantoche... Son point de vue, rarement sollicité, n'apparut d'aucune sagacité, et il connut un grand moment de solitude devant autant d'ingratitude. Il connut même l'humiliation en comparant les assiettes, de constater avec indignation que la sienne faisait disette !*

*Sa soirée fut un enfer.*

*Il ne vit pas que sa femme s'amusait bien lorsqu' il décida d'y mettre fin.*

*Refermant la porte sur lui, son hôte tout à coup lui dit :*

*- Au fait, t'as appris pour Lucas ?*

*Renfrogné, il ne répondit pas.*

*- Sa femme, la belle Sylvie, elle est partie !*

*Il éprouva un sentiment bizarre et quitta soudain son regard hagard.*

*Il eut beau se dire désolé de ses déboires, quelque part il avait repris espoir...*



FOOTU





*Jeu ma pelle Sam, get 33 ans. Sa voux paré jeune ? Aireur, jeu suie un vieu du foot !*

*Compare raie à nain porte kel jeune de mon aj, jet un gros fisik, met dans ma profaicion jeu sui un peu à la ramasse. Met calités tekNIK sont untakt (m'aime peutaitre meyeur passe que jeu lai utilise mieu avec l'aj), met je sans bien que jeu sui moint rapid et que jeu raicupaire moint bien. Eureusemant, les spériances parle, ce ki meuh permai des voluai ankor au plus eau nivo.*

*Caen gété ga main, mon paire y fesai le tour du tairin pour mencouragé, et y mavé fet prende con ciance deux limportansse de la*

gagne. « Les gas dans face nœud sont plu tes kôpins. Cet saloparts non rien na attende de toi, fé le leur savoir des mains tenant ! »

Ça me dit, cé PSG, avek toute ses stars, kî sera note haute ô Parc Arova. Jeu me marre quand jeu di haute, passe kè sa meuh fé pansé à autaje... Y zon bo aite premiers et peau cédé un budget de nababs, yvon pas rigolé!

Met faudra resté vie gilant passe kè le ouikenne dernier, gé bien failli meuh ferre viré... Et si jeu maurai pas automutilé en loucedé, cet pas le Toulousain, met bien moi kî seré au jour dui suspendu. La ceumène davant, cet enkulé d'arbite avait soutenu queue javé craché au visage d'un joueur ! Le fumié !... Bien sûr, queue cé vrai, met cé pas possible kîl ma vu !

Depuis deux jours jeu vizionne les vidéos deux Zlatan. Cet vrai kîl est bon, suie la. Mais jeu sé comment leu secoué. Sa kârrière pourré bien sarrété chez nous... Ceux

*kil faut, cé queue le public noue sou tienne pendant 90 minutes. Cet bien deux sifflé les joueurs adverses det kil touchent le ballon, ou de urlé « oh hisse, enkulé » au gardien quant y dégage son caen, mais y noue faudré un engagement plus sous tenue. Jeu meuh souvien ankor deux ceux match deux folie contre Monaco, lent passé, où leur avant-centre, ékeuré, a perdu sa place afforce deux subirre cent arrêts les insultes et les gestes zobsènes des spectateurs en ragé. On avé fait la faite ceux jour la. Pas passe con avé bien joué, non, met passe con avé réussi à lai faire des jouets ! Deux la premiere à la derniaire minute, jeu lui avé balancé des zorreurs sur sa fille en sée... Hi, hi, hi, J'espair pour lui queue cet pas la vairité...*

*Y meuh reste trois jours pour aitre au top. Et, jeu meuh sans bien. Pourtant, ma derniaire transse fusion sans guine ne date pas diyère. Alors, pour assurer, jeu prent depuis kelke jours mon Turinabol prés féré,*

qui meuh muscle bien et meuh donne une pech dans fer. Met jeu doigt fair gaffe passe queue la Fédé a bau fermé les zieu, on nait pas à labri d'un Ayatollah du mehdi kament. An dès but de saison, gé du prés texté queue ma famme avé une infekcion vaginale pour justifié la présence de kortisone dans mes zurines...

Ah, voilà Kevin ki arrive au volent de sa rue tilante Ferrari. Sept empaqté meuh snobe un peut passe kil ai mieut peillé queue moi ! Tu parle, avec mes 240.000 euros par moi, jeu fet plus le pois... Lui, cet la jeu naisse, la venir du club, la noue velle star du foot fransais ; alors kil est trait con, puiscky gare sa voiture sur le maimé par king que nout ! Et puis, il est noir, et faut voir le nivo... Cet pas pour meuh vanté, met moi, au moins, jeu sait lire et aicrire, et jarrive a fer des frases ; cé pas pour rien si la presse meuh konsidaire comme lin tel haut du foot fransais... Samedi, y faut queue joue bli tout

ça ! Y faut queue jarrive à lui passé le ballon...

*Le coach il a dit « Resairé les lignes, ne dégarnissé jamais, utilisé au mac si momme la provoc et la simul, moi jeu feu ret le reste avec Monsieur Walid Abdelkorfan ! »*

*M. Walid Abdelkorfan, ces note président, deux puis lent dernier. Il a de grosses embissions pour le club. Y fait du lobbi inne auprès des uns stances fait dérales, ceux qui nous a sur davoit un arbitrage sympa à la maison. Alès térieur aussi dailleurt... sauf si con joue le PSG et vide a ment ! Y sokupe aussi deux la presse, avec lekel il entre tient, par personne inter-posai, une relacion privilége gié. Avant chaque gran match, y parvient toujours à laché un scoupe père vert, tant dans afragilisé l'équipe adverse.*

*Le coach, lui, y sokupe des détails logistics. Par exemple, face à une équipe très technik comme Paris, il va faire arrosé*

*copieusement le terrain... Y va ceux débrouyé pour que l'éclairage des vestierres tombe en panne, et y va sans doute en trainé le public avec lui dans ses cons testacions arbitrales si stématik. Cet un male un qui n'utilise jamais deux fois de suite les maimes procès dés.*

*Après, ce s'ra à noue deux joué...*

*On ait dé pros ; on a de la kalité et on saura se serre vir de toutes les valeurs de note sport de eau nivo !*

*JOUER AVEC LE FEU*





*Lucien est un individu d'une exceptionnelle simplicité. Lui seul est capable de percevoir l'exacte nature des choses sans arrière-pensée. Mais j'avoue que parfois il m'énerve, et je sais que j'ai tort. Aussi lorsqu'il a fallu lui annoncer la mort de Nestor, j'ai essayé d'être le plus naturel possible.*

*- Lundi dernier un incendie s'est déclaré chez Nestor ; on l'a conduit à l'hôpital. Et c'est comme ça qu'il s'est éteint.*

*- L'incendie...*

- Non, Nestor ! Ah ! Le pauvre vieux... On peut dire qu'il n'a pas fait long feu...

- Normal s'il s'est éteint ...

- Exact. Regarde, c'est dans le journal de ce matin.

Lucien paraissait un peu paumé. Il commença à s'énerver.

- Mais ils parlent de Feu Nestor, et toi tu me dis qu'il s'est éteint !

- En fait, c'est à l'hôpital qu'il a eu le coup de grâce.

- Ah !... donc il n'est pas mort !

Je pris Lucien par l'épaule et lui dis calmement :

- Écoute, Lucien, je vais t'expliquer : En fait, lorsque Nestor est arrivé à l'hôpital, c'est dans le feu de l'action que tout s'est précipité...

- Mais tu viens de me dire que c'est sa maison qui a brûlé, dit-il en pleurnichant à demi.

- Bon, on recommence, dis-je en m'efforçant de garder mon calme.

« Nestor est arrivé à l'hôpital, mais le médecin chef était absent. Ça va là, tu me suis ? On l'a donc mis en attente, parce que l'infirmière pensait qu'il n'y avait pas le feu ».

- Oh l'erreur, coupa-t-il aussitôt, et pendant c'temps là, la baraque brûlait...

- Si tu veux, repris-je négligemment, préférant ne pas approfondir.

« Si bien que lorsque le médecin chef est arrivé, il n'y a vu que du feu ! ».

Les yeux dans le vague et la bouche entr'ouverte, il a mis un certain temps avant de s'exprimer.

- Ah, d'accord... Chapeau le médecin, lui au moins il a tout vu ! Mais carton rouge à l'infirmière !, dit-il un brin agressif.

- C'est ce qui s'est passé. Elle a été remerciée.

- *Quoi ? Elle laisse mourir not' pote et, en plus, on lui dit merci !*

- *Crois pas ça, elle s'est retrouvée dans de beaux draps, tu sais.*

- *Ça me dégoûte ; plus t'es nulle et plus on améliore ton ordinaire !*

*Revenant à Nestor, il s'exclama soudain :*

- *Qu'est-ce qu'on fait ? Il était pratiquant, je crois.*

- *Plutôt ! On peut même dire qu'il avait le feu sacré...*

- *Il brûlait souvent un cierge...*

- *Mais il a trop joué avec le feu....*

- *Au point d'y laisser sa maison ! C'est quand les obsèques ?*

- *Mardi. Et ce qui est étonnant c'est qu'il a choisi d'être incinéré.*

- *Putain, encore le feu...*

- *Ouais, pour lui, on peut dire que ce ne sera pas un baptême...*

VOL AF123



*Le spectacle fabuleux qui s'offre à moi  
au travers d'un hublot minuscule préfigure  
l'implacable subjectivité de notre représen-  
tation.*

*Damas, Katmandou, Bali, définissent  
un axe magique sur la route du soleil levant,  
au même titre que Dakar, Rio et Santiago,  
lorsque l'avion suit une trajectoire australe.  
Odeurs et paysages grisent l'imagination de  
ces mille repères, que la mémoire attise. Et je  
sais que coutumes, mœurs et cultures sont*

*jalonnés par l'incroyable richesse de leur grandeur : la diversité.*

*Par temps clair, l'inimaginable se déploie sous mes yeux dans la vision cosmique d'un éblouissant monde terrestre auquel le corps sait ne plus appartenir. Par mauvais temps, l'appareil et l'esprit reposent on ne sait comment sur l'espace ouaté de strates cotonneuses aux accents céruléens. Le temps s'arrête dans cet interstice figé, qu'aucune mauvaise pensée ne vient perturber.*

*Et pourtant le monde qui m'apparaît à travers le hublot sait qu'il a raté quelques rendez-vous... A l'été 1945, le monstre fasciste a été vaincu. Ensemble, les nations victorieuses ont proclamé la charte des Nations Unies et adopté, trois ans plus tard, la Déclaration universelle des droits de l'homme. Mais pendant cinquante ans, la mise en pratique des principes de liberté et d'égalité dans la dignité et dans les droits n'a pas été possible à cause de la désunion entre*



*les peuples, symbolisée par la farouche hostilité régnant entre l'URSS - prétendant réaliser les droits de l'homme à travers le communisme et la dictature du prolétariat -, et les États-Unis et leurs alliés - à travers le capitalisme et la démocratie. La guerre froide qui en a résulté ayant figé durant un demi-siècle tout projet collectif de l'humanité !*

*Un léger trou d'air incline l'impressionnante aile de l'Airbus A380, qui me désigne, à point nommé, que Sarajevo n'a pas échappé aux rendez-vous manqués...*

*Un autre immense espoir était né en 1989 avec la chute du mur de Berlin et sa conséquence logique, le démantèlement de l'URSS, deux ans plus tard. Mais les oligarchies du capital financier, désormais triomphantes, ont pris à cette époque une décision lourde de conséquences ; dans le but d'organiser la nouvelle société mondiale, elles ont refusé de s'en remettre aux organisations multilatérales existantes, telles l'ONU et ses vingt-deux organisations spécialisées, ou aux organisations intergouvernementales plus*

*anciennes, telles la cour d'arbitrage de la Haye ou l'union interplanétaire. Elles ont préféré miser sur la force de frappe militaire des États-Unis, choisissant délibérément le diktat de l'empire américain contre l'arbitrage international des conflits entre les nations. Pire : elles décidèrent de s'en remettre à « la main invisible du marché »<sup>1</sup> mondial intégré, alors que se présentait là l'occasion inespérée de confier la production et la distribution des biens universels à une économie normative tenant compte des besoins élémentaires des habitants de la planète !*

*Une voix douce et fluette me demande soudain, dans un anglais approximatif, si je descends à Téhéran. Ma voisine a le visage hâlé, porte une longue robe à pois, et un magnifique turban jaune lui enserre la tête. Avec toute la délicatesse nécessaire, je tente de lui faire comprendre que je ne pourrai malheureusement pas l'aider à débarquer. Alors, un géant noir, plié derrière son siège,*

---

1 Expression voulant dire que le marché se régule par lui-même, sans aucune intervention extérieure.

lui tapote l'épaule pour la rassurer en lui signifiant qu'il pourra l'assister.

L'avion est complet ; les hôtesses de l'air s'ébrouent pour nous servir à dîner, et chacun s'accorde à penser que le monde est borné.

*Ce qui veut dire petit...*

*Mais stupide aussi. La mondialisation peut en témoigner... Elle a pris ses racines dans l'esclavage de l'Antiquité, puis s'est prolongée avec les serfs de l'Ancien Régime, avant de s'investir dans la colonisation. Au XIXe siècle, elle s'est développée avec les ouvriers qui consentirent longtemps à faire fonctionner l'économie en acceptant implicitement les injustices dont ils étaient victimes. Personne n'imaginait qu'un autre monde fût possible ! Un monde sans esclaves, sans serfs, sans journées de quatorze heures... Seule, l'idéologie permettait cette longue résignation, consistant en une représentation de ce que les gens vivent, c'est à dire l'idée qu'ils se font de leur propre vie ! Ma voisine a-t-elle conscience qu'un monde de femmes libres existe ? Combien de personnes assises dans cet avion savent que le temps gagné grâce à ce*

*fabuleux long courrier ne leur profitera pas personnellement ?*

*Le doux ronronnement des réacteurs nous propulse, sans vraiment s'en rendre compte, vers le continent asiatique, ce nouvel Eden du XXI<sup>e</sup> siècle. Chaque instant nous rapproche d'une population dont la démographie galopante fut déterminante, à une époque où la mondialisation choisit le consensus de Washington<sup>2</sup>, après avoir pris soin d'abandonner les accords de Bretton Woods<sup>3</sup>... Les lumières de Karachi scintillent dans la nuit profonde d'un étonnant espace éthéré, qui reste un des rares à ne rien devoir à ces considérations mercantiles...*

*Qu'on ne se leurre pas, le rendez-vous manqué de 1989 demeure la ratification de la loi du plus fort tout autant que l'enterrement du contrat social entre états et peuples égaux en droit, auquel la création, quelques années plus tard, de l'Organisation Mondiale du Commerce (OMC) offrit son plus bel expé-*

---

2 Ensemble de principes informels guidés par le marché et régissant les principaux acteurs économiques.

3 Réglementation des flux de capitaux

dient. Sans parler de l'avènement du cyberspace, cette cerise sur le gâteau, que les révolutions technologiques n'allaient pas tarder à lui fournir sur un plateau...

« Mesdames et Messieurs, veuillez attacher vos ceintures. Nous entamons notre descente sur l'aéroport de Den Pasar, où nous allons nous poser dans une dizaine de minutes ». Il fait 28°, nous dit le Stewart, et soudain les plages de cocotiers hantent mon imagination. Mon corps tout entier vibre aux accents du Gamelan et du Ramayana. Je vais retrouver ce délicieux peuple indonésien, qui est devenu si indispensable à mon équilibre depuis ce jour lointain où j'ai su profiter de l'ouverture des marchés internationaux...

L'Indonésie ! C'est cet archipel des îles de la Sonde, composé de treize mille javeaux aux caractéristiques clairement identifiées. C'est cette civilisation à part, dont le récent développement économique permet d'entrevoir l'abondance... C'est tout un art de vivre en voie de disparition, à chaque fois qu'atterrit un gros porteur en provenance de l'Occident... Bali et ses temples, Java et ses mosquées, Florès et ses

églises. Ah, qu'est-ce que c'était bien quand l'ombre de l'ogre soviétique suffisait à préserver la pluralité...

L'erreur fondamentale a été de réduire les activités humaines à la production et à la consommation des biens capables de satisfaire les besoins de notre organisme sans jamais tenir compte des autres nécessités, non chiffrables mais tout aussi essentielles au bonheur. Les progrès techniques et l'évolution sociale ont bouleversé de fond en comble la répartition des besoins des hommes et la nature des moyens nécessaires pour les satisfaire. Tous les équilibres ont été rompus à la fin de l'âge d'or de l'économie, pendant laquelle la quasi-totalité de la population était parvenue à satisfaire ses besoins vitaux. Un transfert de l'activité des biens matériels vers les biens immatériels est intervenu, constituant une véritable révolution, et nous aurions dû nous réjouir d'avoir fait d'une malédiction divine - nous obligeant à consacrer notre vie à assurer notre survie - une réalisation collective permettant de satisfaire des besoins autres que ceux de notre organisme. Jamais ne s'était produite une

*révolution plus riche de promesses, et nous aurions pu vivre cette période comme une des phases les plus glorieuses de l'aventure humaine. Hélas, notre économie s'est résolue à n'attribuer de valeur qu'à une certaine catégorie de biens, dits de « marché », ceux-là mêmes qui rentrent dans un processus d'échange bien défini et dont la valeur peut s'exprimer au moyen d'une étiquette convertible en pièces de monnaie sonnantes et trébuchantes. Aucune valeur ; aucune prise en compte d'un sourire ou de la main tendue d'un être humain à son prochain...*

*Ketut, Gusti, Putu, et plein d'autres ici, n'ont pas encore entendu la grand messe de l'Occident ! Mais pour combien de temps encore ? Car comment résister au leurre de l'argent facile dans un pays qui, pourtant maintenu dans la misère, connaît le seul vrai bonheur ?*

*Le vol AF123 prend fin. Je regarde sans envie s'éloigner le personnel de bord, qui regagnera Paris dès demain.*

*« Bordel !, me suis-je dit, laconiquement. Quand on ne sait pas où l'on va, allons-y..., et sans perdre de temps ! »*





*POUBELLE LA VIE...*



*Ça ne faisait pas cinq minutes qu'ils étaient à table. Carole allait attaquer son aile de poulet, dont Romuald appréciait la sauce au curry particulièrement réussie.*

*- Tu la fais comment ta sauce ?, lui dit-il.*

*- Oh, je sais, répondit-elle d'un air dédaigneux et agressif, elle n'est pas aussi bonne que celle de Martine. Qu'est-ce que tu veux, j'ai pas son talent, moi !*

*Il en est resté coi.*

*Martine était une amie dont l'ascendance créole facilitait la réussite de ses*

*plats exotiques. Il n'y avait jamais eu la moindre ambiguïté entre elle et Romuald, et Carole maîtrisait aussi bien qu'elle l'art culinaire.*

*Il a préféré ne pas relever, il en connaissait désormais l'inutilité. L'autre jour, c'est en voulant la complimenter sur sa tenue vestimentaire qu'elle s'était emportée. Elle avait cru que Romuald s'en prenait à son léger embonpoint. Et lorsqu'au repas il lui avait demandé si elle voulait du fromage, elle avait mis cinq minutes à lui expliquer pourquoi il fallait qu'elle en prenne !*

*Carole est comme ça ; toujours sur la défensive, pugnace et belliqueuse sans raison apparente. Elle interprète tout, et se croit sans cesse obligée de se justifier. Le problème, c'est que chaque susceptibilité creuse un peu plus la confiance.*

*Puis, soudain, la discussion s'est emballée. Rien de bien méchant, mais, oubliant ses bonnes résolutions, Romuald a*

*un peu haussé le ton, irrité par tant d'injustes contre-vérités.*

*Et tout a basculé...*

*Une demi-heure plus tard, c'est une Carole en pleurs qui appelle sa meilleure amie pour lui expliquer que, suite à une vive altercation, la porte vient de claquer sur le départ de son mari, la délaissant irrémédiablement. Elle est inconsolable et s'épanche sur les raisons et les conséquences d'un tel abandon ; se confondant en contradictions quand elle prétend savoir qu'il ne reviendra pas tout en jurant lui interdire de franchir à nouveau le seuil de sa porte. Tel un volcan en éruption, les logorrhées fusent à un rythme soutenu. Et, en cinq minutes, elle déchire sept années de vie commune !*

*Cinq minutes..., c'est juste le temps qu'il fallut à Romuald pour remonter avec sa poubelle vide à la main...*



*LA HAGUE*





*Sous des airs élégiaques, quelquefois  
démoniaques*

*Ton nom au vent claque et ta vision  
estomaque.*

*L'étendue d'un bivouac qui n'a rien d'un  
cloaque*

*Obsède et détraque la pensée insomniaque.*

*Tes sentiers zigz'hagent et ton trajet  
div'hague.*

*Tes rochers comme des d'hagues et tes flots  
faits de v'hagues*

*Se moquent de ces br'hagues qui se croient des  
madr'hagues.*

*Dans ton raz point de dr'hagues, finn ou  
barges qui ne r'hagent.*

*L'Hague' reste décor décline en Hague'facolor*

*Tes roques falaises d'or et ses baies  
mirliflores.*

*Tes îlots et platiers s'hague'glomèrent aux  
voiliers*

*Sans jamais déparer ton rivage côtier.*

*Tes galets s'hague'glutinent sur les grèves en  
sourdine,*

*Et tes plages fascinent comme ses lames  
opalines.*

*Hague'réable fortune, la vision de tes dunes*

*Fait penser à la lune, et révèle ta lagune.*

*Bruyères et ajoncs, dans un bel unisson  
Hague'rippent l'horizon avec exhalaison.  
Quelques fous de Bassan, qui n'ont rien de  
dément,  
Aux hague'guets vont plongeant sur un ban  
d'éperlans.*

*Promeneur ébloui ou pêcheur Hague'guerri,  
N'oublie pas que la vie est ici aboutie !*

Achévé d'imprimer sur les Presses  
de l'Imprimerie Moderne de Bayeux  
Z.I. - 7 rue de la Résistance – 14400 Bayeux  
Dépôt légal :

ISBN 978-2-9546213-5-7

*Imprimé en France*